Expiation : [suite]

Autor(en): **Horn, C.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **8 (1870)**

Heft 47

PDF erstellt am: **20.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-180975

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

rompit le cours de l'eau des moulins ensorte qu'on a été obligé de couper le roc pour le rétablir dans l'état où il est à présent. Un peu plus bas, elle emporta les cheneaux et un des pilliers servant à passer l'eau de Fontanay, elle emporta de même tous les ponts des tuyaux du Château, du Cloître et du Bourg ; mais elle rongea tellement le terrain à l'endroit qu'on appelle communément l'Ecloussaz (ou L'Ecluzaz), que peu s'en fallut qu'elle n'alla emporter le domaine du Château : Un peu plus bas elle emporta une partie de la grande et épaisse muraille, que l'on croyait être un rempart inébranlable, puisqu'elle était soutenuë par derrière d'une bordée de peupliers et devant d'une Isle remplie de bois et de pierres, et qui avoit environ six toises de terrain, outre que les fondemens de cette muraille étoient forts profonds. Elle a aussi raviné au dessous de Revoutaz des planches et des vignes, et déraciné une prodigieuse quantité d'arbres fruitiers et autres tout le long du bord, où elle a tellement continué de ronger que a l'opposite de la vigne des tireurs du dit Aigle, il n'y avait guère plus de cinq toises à emporter, en sorte qu'il y avoit fort à craindre qu'elle ne se jetat dans les vignes des Glariers, et de là contre la Maison de Ville, ensuite dedans le Bourg. Le pont d'enhaut a aussi été fort ébranlé, puisque les bois qui l'ont heurté, ont abattu une rangée de pierres de tailles de marbre tout au-dessous; et si elle avait déraciné de forts gros peupliers qui étoient au bord (dont peu s'en fallut) ils auroient infailliblement rempli le cours, et l'eau qui seroit sortie de son canal auroit ruiné le Pied du Bourg, et dès là embas, l'eau a tellement rempli son cours, de gravier qu'il était plus haut que le grand chemin de passé la hauteur d'un homme, ce qui a plus coûté pour la remettre dans son cours, quoique pas le quart si profond qu'auparavant, de mille écus blancs. Dans ce même endroit elle a emporté une partie des vignes de la Socrettaz, et couvert de plus de cinq pieds de sable, de limon, et même de pierres les prés les plus proches, une partie coula dans le domaine des Salines où elle ne fit pas beaucoup de mal, sinon qu'elle y emporta quelques morceaux de muraille du Canal. Les allarmes et l'effroi étoient si grands qu'on a été obligé de sonner les cloches; et quoi que tous ceux du voisinage soyent promptement venus au secours, & que chacun se soit employé de son mieux, il n'a pas été possible de prévenir ce ravage. On employa autant de chaines de fer & de cordages qu'il s'en put trouver au dit Aigle, et même à Ollon; jusques aux cordes des cloches & des boucheries pour attacher les bois emportés. Voyant que rien ne pouvait résister à l'eau ; presque tout le monde quitta le Bourg pour trouver un azile, les uns au Château, les autres à la Chapelle, d'autres à la Fontaine, d'autres Vers Pousaz, et d'autres même à Fontanay; où ils portèrent leurs meilleurs effets: Mais graces à Dieu d'un si grand nombre de personnes qui étoient autour de l'eau, et qui a l'envi les uns des autres hazardaient leurs vies pour le bien public sans avoir égard à personne, il n'y eût que trois personnes qui y perdissent la vie. Le premier étoit un nommé Abraham Clavel d'Yvorne, qui coupant les branches d'un peuplier, l'eau le prit par derrière, et l'emporta lui & le peuplier, et à peu près une toise de terrain sans qu'on pût lui donner du secours, quoiqu'il y eût plusieurs personnes autour de lui, et coupant des branches au même peuplier : on ne le trouva que trois semaines après, presqu'une heure en dessous de l'endroit où l'eau le prit. Les deux autres étoient des jeunes garçons de douze à treize ans; l'un qui était à la veuve Cornioley du Cloître a été trouvé huit jours après, parmi le limon et les pierres, presque vis-à-vis des Salines : l'autre qui était avec Abraham Vaudroz du dit Cloître, fut trouvé huit jours après ce dernier un peu plus bas, ces deux enfants étoient sur la grande muraille de L'Ecluzaz qu'on pensait être assurée; avec le Héraut Anthoine Drapel qui tombant avec les susdits enfants; (car les fondemens de la muraille étant sappés, elle s'enfonça tout d'un coup, sans que personne ne s'en apperçut que dans le temps même de leur chute). Cependant un moment après il se trouva à huit vingt pas en dessous de la rupture de cette muraille, une personne au milieu des Eaux. Quoi qu'il ne soit plus du temps des miracles, on le peut cependant nommer miracle, en ce qu'il a plu à la Divine Providence de lui faire la grace de lui sauver la vie et lui laisser la mémoire & le jugement libre, pour avoir le temps de recommander son âme à Dieu ; tenant pour cet effet son chapeau en ses mains jointes dans la rapidité de l'eau ; et croyant de se voir à la fin de ses jours, & s'imaginant par conséquent qu'il n'avait plus besoin de rien, laissa aller son chapeau, il se trouva heureusement sur un glarier où il s'était accroché a un tronc de racine & crioit à l'aide, attendant que les autres fissent dilligence pour aller au Cloître & au Bourg pour y aller prendre des perches pour lui tendre des cordages; il s'attacha & on le tira sur le bord à travers de l'impétuosité de l'Eau : On désespéra quelques jours de sa vie, a cause de ses meurtrissures; mais à présent il se porte bien, et on peut bien avec raison l'appeler Moyse, car il a été sauvé des Eaux.

Expiation.

(D'après l'allemand de C. Horn.)

V

Que dirais-tu, père, si je prenais pour épouse, malgré mes trente-cinq ans, la fille de seize ans que tu trouves encore trop jeune pour figurer dans le cercle de tes relations.

Le jeune baron prononça cette déclaration d'une voix claire et ferme, et, en même temps, le regardant avec une bonté suppliante, il lui tendit la main en signe de réconciliation. Quant au vieux baron, ce fut, comme si deux bras de fer invincibles l'eussent saisi par les épaules et lancé au milieu de la chambre. Là, il s'arrêta subitement devant son fils, les bras pendants, les traits blancs comme de la craie. Siegfried en fut effrayé, il le prit par le bras en disant :

— Qu'as-tu? père? pourquoi ce visage bouleversé, épouvanté? Est-il possible que cette nouvelle, qui devrait te réjouir, te produise un tel effet?

Le vieillard, toujours en silence, continuait de regarder son fils au visage, ses grands yeux noirs lui sortaient presque de la tête, ils étaient mats et vitreux. Ses lèvres minces et fières tremblaient, et sa grande taille, toujours droite comme

s'il eût été de marbre, était inanimée, immobile. Siegfried, saisi par le changement étonnant et subit qui venait de se déclarer chez son père, le prit par les mains et le ramena dans son fauteuil. Le vieillard se laissa faire et continua de regarder devant lui, comme quelqu'un qui a une absence d'esprit.

— Dis-moi enfin, père, ce qui t'agite de la sorte? poursuivit Siegfried, avançant une chaise en face de son père, qu'il regarda avec un étonnement mêlé d'inquiétude.

— Tu ne peux pas épouser cette enfant! répondit le vieillard d'une voix sourde; un tel mariage ne t'apporterait aucune bénédiction. Crois-moi, renonces-y!

A l'ouïe de ces paroles, une expression de profonde douleur passa sur les traits de Siegfried, et, un moment, il promena sur son père des yeux qui présageaient la tempête, mais lorsqu'il remarqua l'émotion intérieure sous laquelle son père tremblait, lorsqu'il le vit se couvrir convulsivement la figure de ses mains amaigries, son visage prit une expression plus douce, et après quelques instants de réflexion et de silence, il poursuivit :

— As-tu un motif quelconque d'en vouloir à cette pauvre enfant, ou bien n'est-ce que la raison que tu m'as dite hier? Dans ce cas, je répondrai qu'elle a toujours été regardée comme membre de notre famille, malgré la basse extraction de sa mère. Elle ne saurait être coupable de l'irrégularité de sa naissance et ne mérite nullement ta colère sur ce point. Pourquoi la rudoies-tu? Pourquoi cette consternation lorsque je t'apprends que je l'aime, que je veux l'épouser et que nous vivrons heureux près de toi, en faisant ton bonheur!

— Silence! s'écria le vieillard en se levant avec rudesse de son siége et détournant ses regards de dessus son fils. Silence! ce mariage est impossible! Il est impossible qu'il se fasse jamais. La malédiction reposerait sur une telle union, et jamais je n'y donnerai mon consentement.

— Voilà qui est dur à entendre, père! Quelle malédiction pourrait bien peser sur une union avec une fille si bonne et si pure? Oh! si ton cœur veut rester de pierre, et si, par respect pour le blason de ton manoir, tu persistes à me refuser ton consentement, eh bien, c'est bon! libre à toi, je ne t'en veux point! tu as été pétri dans ces principes! Le jour d'une nouvelle lumière va poindre! les ténèbres vont se dissiper! la lumière qui n'est autre que l'Evangile dispersera les préjugés humains qui ont séparé l'homme d'avec l'homme. Ce qui est bon, ce qui est noble, naît aussi bien dans les chaumières que dans les palais. Mon titre de baron s'oppose à mon bonheur? Mon titre de baron voudrait étouffer la voix de mon cœur et celle de ma conscience? Mon titre de baron s'oppose à l'Evangile qui prêche la fraternité? Mon choix est vite fait. Adieu misérable esclavage! Je renonce à mon titre, je suis homme et redeviens libre! Le peintre Siegfried renonçant à la baronnie, à l'étiquette, à la mise en scène de la vie sociale qui a banni l'amitié et la sincérité des salons, sera homme du peuple, époux de celle qu'il aime, et mon art sera mon gagne-pain. Je suis majeur, libre de ma personne, et je choisis pour devise la liberté chrétienne!

A mesure que Siegfried prononçait ces paroles, sa voix devenait de plus en plus calme et solennelle, bien que la circonstance pénible dans laquelle il les prononçait, vinssent par moments lui donner une certaine mélancolie. D'un pas ferme, il s'avança vers la porte pour s'en aller. Puis, s'arrêtant, il se retourna vers son père :

— Est-ce ton dernier mot? Nous refuses-tu ton consentement?

— Il le faut, répondit le vieillard d'une voix sourde, mais ferme. Et il tourna le dos à Siegfried, ce qui empêcha le jeune homme de voir l'expression du visage de l'auteur de ses jours.

Siegfried gagna d'un pas lent, mais ferme, l'issue de la chambre.

— Puisses-tu ne jamais t'en repentir, dit-il encore d'une voix sérieuse, en s'arrêtant à la porte entr'ouverte, et regardant encore son père.

Celui-ci se retourna.

— Siegfried! s'écria-t-il, rappelant son fils d'une voix enrouée et tremblante.

A l'ouïe de cette voix, il passa comme un rayon de pur soleil sur la noble et belle figure du jeune homme. Il referma la porte et se hâta de retourner auprès du vieillard.

— N'est-ce pas, père, tu veux me rendre heureux? dit-il d'une voix émue. Ah! tu ne t'es jamais douté combien j'ai souvent soupiré après un pays tel que je l'entends, et comme mon cœur me le représente. Durant les années où j'étais à l'étranger, une douce vision se promenait devant mes yeux; c'est à peine si j'osais l'envisager, tant je craignais de la voir disparaître. Et maintenant, de retour ici, je trouve ce que j'ai rêvé, je trouve la compagne que j'avais songée. Une enfant pieuse, aimante et pure, puis mon beau pays tout paré de verdure et de fleurs. Et toi, mon père, tu pourras désormais couler des jours heureux en paix et avec nous; rien ne te détachera des habitudes qui te sont chères. Seulement sois doux avec elle, comme tu l'étais autrefois lorsque, enfant, elle jouait à tes pieds. Crois-moi, son attachement pour toi t'en récompensera bien!

En s'exprimant ainsi, Siegfried avait dans la voix un suprême attendrissement, et presque un timbre enfantin, et regardait d'un air suppliant le visage barbu et chagrin de son père. Celui-ci, ne pouvant supporter ce regard, se cacha de nouveau la figure dans les mains. Sa haute stature se courba, et un profond soupir s'échappa de sa poitrine.

— Ne m'en parle plus, tu es dans une illusion pécheresse. Siegfried! enfant égaré, il faut que je te le dise, c'est toi qui m'y contrains! Ce mariage est impossible! Celle que tu aimes si profondément *est ta sœur!*

Et, en disant ces choses, il n'ôta point ses mains de dessus sa face, et il ne se redressa point, il continua à pousser de profonds soupirs, tourmenté de l'aveu d'un secret criminel et honteux. Et, à ces paroles, succéda un morne silence, interrompu seulement par le bruissement des feuilles des peupliers.

(A suivre.)

On lit dans la *Suisse romande :*

« La France a versé son sang pour la liberté de l'Amérique.

Elle a délivré la Suisse de l'oligarchie.

Elle a fait la Belgique.

Elle a fait l'Italie.

Elle a donné ses armes et ses trésors pour assurer en Orient la suprématie de l'Angleterre.

Elle a, il est vrai, commis de lourdes fautes, mais elle les a toujours chèrement rachetées.

La Prusse a partagé la Pologne, envahi la République française en 1792, ramené les Bourbons en France, écrasé le Danemark, détruit l'autonomie de bon nombre d'Etats qui avaient autant et plus de raisons qu'elle d'exister, supprimé, écrasé les villes libres parce qu'elles ressemblaient de loin à des Républiques. »

La livraison de *novembre* de la Bibliothèque universelle et Revue suisse, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. Les lettres de Maine de Biran à ses filles, par M. *Ernest Naville.* — II. La république et ses conditions d'existence en France, par M. *Ed. Tallichet.* — III. Une méprise. Proverbe, par M. *Moïse Hornung.* — IV. La guerre de 1870. (Troisième partie). — V. Variétés. — La fête de la miété à Anzeindaz, en 1870, par M. *Eugène Rambert.* — Bulletin littéraire et bibliographique. — Etat des croyances, par *Emile Juventin.* — Chants populaires et historiques suisses du quinzième siècle, par *Gérold Meyer de Knonau.*

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

L. Monnet. — S. Cuhond.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.